

Le parcours de l'âme

Le quattro volte — Italie / Allemagne / Suisse 2010, 88 minutes

Carlo Mandolini

Number 273, July–August 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64832ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mandolini, C. (2011). Review of [Le parcours de l'âme / *Le quattro volte* — Italie / Allemagne / Suisse 2010, 88 minutes]. *Séquences*, (273), 53–53.

Le quattro volte

Le parcours de l'âme

Ode poétique à la vie qui passe et se transforme, ce deuxième film de Michelangelo Frammartino est un tour de force cinématographique qui, dans cette illustration d'un monde archaïque et essentiel, rappelle à certains égards Pasolini et Visconti.

CARLO MANDOLINI

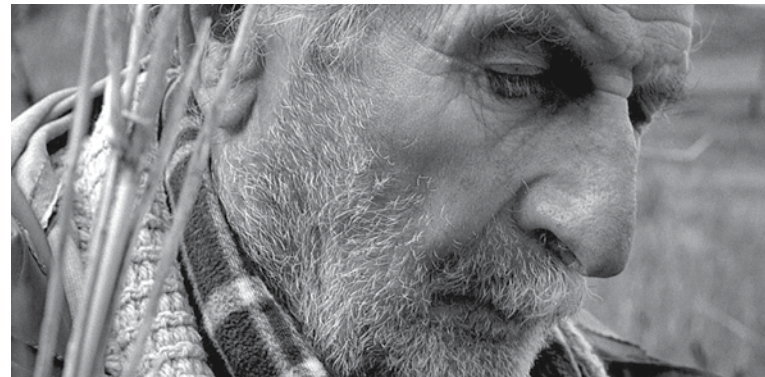
Dans *The End of the Renaissance*, lecture postmoderne incontournable qui nous invite à oublier notre vision purement anthropocentrique du monde, Léonard Meyer écrivait : «*Man is no longer to be the measure of all things, the center of the universe*». Avec **Le quattro volte**, son deuxième long métrage, le réalisateur Michelangelo Frammartino, fait écho à cette vision : «*La Calabre fascine par l'archaïsme de son territoire [...]. Cette terre m'a appris à relativiser la place de l'homme, et à tourner mon regard ailleurs. Est-ce que le cinéma peut se libérer du dogme qui dit que le personnage principal doit être un homme ?*».[1]

C'est donc avec cette vision que le réalisateur italien propose ce film à la forme particulièrement singulière. Rythmée comme la vie (une vie archaïque toute pasolinienne), sans dialogue ni musique extradiégétique, cette fable cinématographique raconte le parcours de l'âme qui, suivant le cours de la vie, quitte le corps de l'homme (un berger) pour prendre successivement une forme animale (une chèvre), végétale (un arbre) pour finalement devenir évanescence (l'arbre brûlé, devenu charbon qui brûle). Ce sont là les quatre vies de l'âme, qui *quatre fois*, comme le dit le titre, se métamorphose.

Avec attention, minutie et une précision toute scientifique, Frammartino, architecte de formation, filme le monde avec application. Sa démarche, proche d'un certain néoréalisme dans cette volonté de respecter la marche du temps, est néanmoins caractérisée par une construction esthétique particulièrement rigoureuse. La caméra, très fluide, suit et observe les moindres détails de la vie, alors que la lumière, magnifiquement sculptée, évoquant davantage Vermeer que Caravaggio (alors que nous sommes pourtant sous le ciel de Calabre), parvient à illustrer parfaitement cette métaphore de la vie qui se veut d'abord organique, puis essentiellement cérébrale.

Cette insistance sur la forme peut, de prime abord, étonner. Cette obsession formelle qui s'impose d'entrée de jeu, ne risque-t-elle pas d'étouffer cet hymne à la vie ? Pourtant non, car bien vite l'intention de Frammartino devient claire. Pour le réalisateur milanais aux racines méridionales, le cinéma ne doit surtout pas se contenter de demeurer un témoin distant et passif de l'existence telle qu'elle nous apparaît, bien au contraire. Dans la foulée des enseignements des avant-gardistes et surtout des néoréalistes, Frammartino utilise de manière absolument admirable la matière filmique (le montage et sa temporalité, l'œil-caméra et son omniscience) afin de capter l'essence de l'existence. D'imposer donc, par la transformation de la matière objective du monde en impression abstraite et poétique, un regard nouveau. De la troublante coupe franche (qui nous fait passer de la mort du berger à la naissance de

l'agneau) aux fluides panoramiques (qui, lors de la procession du Vendredi saint, deviennent de funestes présages), en passant par la profondeur de champ de certains plans (qui évoquent l'harmonie de l'existence), la matière filmique permet donc de montrer, au-delà de la matière concrète, le lien abstrait, spirituel ou métaphysique qui lie la matière. La portée poétique du langage cinématographique permet de donner à cette fable existentielle toute la puissance visuelle nécessaire.



Le parcours de l'âme, suivant le cours de la vie

Si **Le quattro volte** est un film éminemment philosophique, il tient aussi un discours social. En braquant son objectif sur ce village rustique d'une Calabre encore médiévale (comme il l'avait fait dans *Il Dono*, en 2003, film très semblable dans le fond comme dans la forme, quoique plus sombre), Frammartino se lance à la recherche, comme Pasolini, d'une civilisation où survivent encore des métiers et des façons de faire ancestrales. Le réalisateur documente ainsi une existence archaïque mais complexe, où christianisme et traditions païennes se côtoient encore et où les êtres sont animés par une force qui trouve son origine dans le vent, la terre, le feu et l'eau. Au-delà de la maîtrise remarquable du langage filmique, le film est aussi saisissant dans la façon dont il parvient à capter les images de la vie. Les images saisies par Frammartino, particulièrement celles faisant des animaux les véritables protagonistes du film, sont tour à tour émouvantes, troublantes et spectaculaires. Film imposant et marquant, **Le quattro volte** permet de révéler un poète et un essayiste cinématographique de tout premier plan qui se situe quelque part entre Pasolini et le Visconti de *La terra trema*.

[1] Frammartino, cité dans le dossier de presse du film.

■ Italie / Allemagne / Suisse 2010, 88 minutes — Réal. : Michelangelo Frammartino — Scén. : Michelangelo Frammartino — Images : Andrea Locatelli — Mont. : Benni Atria, Maurizio Grillo — Cost. : Gabriella Maiolo — Int. : Giuseppe Fuda (le berger), Bruno Timpano (un charbonnier), Nazareno Timpano (un charbonnier) — Dist. : Equinoxe.